Document généré le 1 juin 2025 17:16

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

À l'école d'Éros — Enseigner, initier

Aimer, enseigner d'Yvon Rivard, Boréal, 205 p.

Guillaume Asselin

Numéro 244, printemps 2013

Le savoir capital

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69384ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Asselin, G. (2013). À l'école d'Éros — Enseigner, initier / *Aimer, enseigner d'Yvon Rivard*, Boréal, 205 p. *Spirale*, (244), 45–47.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À l'école d'Éros – Enseigner, initier

PAR GUILLAUME ASSELIN

AIMER, ENSEIGNER D'YVON RIVARD
Boréal, 205 p.

Qu'est-ce qu'enseigner, aimer, sinon s'appliquer à ne rien faire d'autre que laisser le monde et les mots, les êtres et les choses surprendre et élargir le regard et la pensée ?

Dans *Le vent Paraclet*, Michel Tournier, faisant retour sur ses années d'écolier, distingue deux formes d'éducation : « *l'une morale, affective, voire magique, l'autre purement intellectuelle et rationnelle. La première est initiation, la seconde information* ». Or, observe-t-il, il semble bien que, depuis le tournant du XVIIIe siècle où l'idéologie bourgeoise, prenant le pas sur l'aristocratie, prétendit substituer à l'enseignement classique jugé inactuel et inutile une formation « moderne » branchée sur les enjeux contemporains, nous assistions, dans l'histoire de l'éducation, à l'éradication de la dimension initiatique au profit d'une information envahissante. *Exit* la formation morale, les *exempla* antiques et les leçons de vies illustres. On n'enseignera plus désormais que *ce qui compte* : une information orientée vers des buts pratiques. Au savoir capital, fondamental — humaniste —, on substitue, dans une logique comptable et utilitariste, le capital de connaissances, tellement plus *vendeur*. À quoi peut bien servir, dans un monde néolibéral, un savoir qui ne soit pas *monnayable* ? À quoi bon accumuler des « crédits » à l'université (misère d'un savoir qui se marchande jusque dans les métaphores : que penser du fait que la reconnaissance des acquis se formule dans le jargon des banquiers ? Que le diplôme ne soit, somme toute, qu'un appendice de la facture *soldant* l'échec ou la réussite en termes essentiellement quantitatifs ?) si c'est pour s'endetter sans pouvoir les convertir en espèces bien sonnantes et trébuchantes ? Aux maîtres de vérité enseignant par l'exemple à chercher un sens à la vie à travers la lecture et la méditation des œuvres fondatrices, on préfère les spécialistes, les théoriciens sémiomachins et les chercheurs de subventions transformés en rats de laboratoire (ils succèdent aux rats de bibliothèque, en voie d'extinction).

Si, dans ce numéro consacré au « Savoir capital », le livre d'Yvon Rivard peut, à bon droit, être lui-même qualifié de capital, c'est qu'il plaide pour une éducation qui sache réintégrer cette dimension initiatique sans laquelle la connaissance se réduit à beaucoup de bruit pour rien et l'école à une usine où l'on élève des cerveaux en cage et des têtes sans corps ni âme, à l'image de ces champs du film *The Matrix* où les machines cultivent les humains en série pour se nourrir de leur énergie et les réduire à servir un système dont ils ne sont plus que les rouages — *diabolii in machina*, amputés de leur sensibilité, zombis réduits à ne vivre qu'une vie atrophiée. Contre ce « *péché abstracteur* » (De Rougemont) qui falsifie la mission fondamentalement libératrice et émancipatrice de l'éducation authentique en une robotisation de l'être programmé à ne répondre qu'aux *stimuli* et réquisits du marché, Rivard défend une conception de l'enseignement qui ose et sache aller s'abreuver directement à la source du savoir, c'est-à-dire la vie, l'existence elle-même, cette Maîtresse incomparable dont, éternels étudiants, nous avons toujours tout à apprendre et à réapprendre tant ce savoir-là est mouvant, émouvant — mobile, ondoyant, à l'image de ce foisonnement et de ce jaillissement continu et infatigable qu'est le Tout-existant dont nous avons, génies-enfants, à nous étonner et à nous émerveiller sans cesse.

UN SAVOIR QUI TRANSFORME

À quoi donc s'agit-il d'initier et de s'initier, lorsqu'on enseigne ? La réponse est donnée d'emblée par un vers de Dante, cité en exergue : « *D'heure en heure, vous m'enseigniez comment l'homme se rend éternel.* » Le ton est donné : le professeur, le vrai, celui qui se situe dans la lignée des Maîtres de Vérité de la Grèce antique et des Sages orientaux, a moins pour tâche de transmettre des connaissances que d'initier à la connaissance de soi et du monde — du mystère de l'existence et de l'univers — à travers sa propre expérience d'homme ou de femme et à travers celle de tous ces écrivains et penseurs accumulée dans les livres au fil des siècles dont il est tout à la fois le gardien, le porte-parole et l'interprète. Dépôt ancestral et millénaire qui brille comme un trésor merveilleux dont l'éclat et les voix parlent d'un même secret, en nous invitant à le découvrir à notre tour. Comment habiter le

temps ? Comment, dans les limites de la finitude, faire l'expérience de l'infini ? Comment mourir à ce « moi » tyrannique qui, en s'opposant au monde (au non-moi), en identifiant et en réduisant la totalité de son être à cette partie extrêmement restreinte qu'est le corps de chair chevillé à l'univers matériel, se coupe de cette conscience infiniment plus vaste, de ce rhizome ou de ce tissu de connexions vivantes dont il n'est qu'un surgeon, une bouture — un des mille et un visages que l'éveil fait soudain se rassembler en un seul dans l'instant fulgurant de la vision ?

De quoi parlent les œuvres de fond si ce n'est, chacune à leur façon, de cet éveil du moi à la réalité d'une vie et d'une dimension supérieure, de cet *autre moi* que Proust décrit comme un « *être extra-temporel* » qui transcende la conscience fragmentée et fragmentaire qu'a le moi vulgaire de lui-même et du monde ? Qu'y a-t-il de plus urgent, une fois la coque du moi ébréchée par le choc dont l'œuvre ne procède que pour la produire à son tour, que de « *nous ressaisir et ne former qu'un seul moi* », comme l'écrit Virginia Woolf ? Quel est le but d'une existence humaine si ce n'est de faire cette expérience de l'union avec toutes choses, d'élargir sa conscience au point de *voir* et de *sentir*, viscéralement, que tout est intérieur à l'esprit ? Nietzsche : « *Dépasser le je et le tu : sentir de façon cosmique.* » C'est Rabelais, c'est Rousseau, c'est Rilke, c'est Rimbaud, c'est Michaux, c'est Handke, c'est Hugo, c'est Haenel, c'est Gabrielle Roy qui nous fait entendre « *la voix des étangs* » — c'est l'expérience que le Robinson de Tournier et de Chamoiseau fait de la *vie nue*, éternelle et immédiate : c'est l'intuition qui court à travers le temps de l'Antiquité à aujourd'hui, le secret qui anime la littérature définie par Rivard comme « *une façon de penser qui provient de l'être et y retourne* ». Qu'y a-t-il de plus urgent et de plus essentiel à enseigner que cette expérience d'immortalité qui vient de la certitude et du *sentiment vécu* d'être câblé à la chair et à l'âme du monde ? Quelle est la mission quintessentielle de toute œuvre, si ce n'est d'entrouvrir les portes du royaume où toute chose peut être contemplée *sub specie aeternitatis*, dans la lumière du « temps retrouvé » sous laquelle tout notre être est soudain transformé en une fontaine de pure mémoire trouant le mur de la mort (les fortifications mortifères du moi) ? Le savoir dont procède la littérature en est un qui métamorphose l'être de part en part ; c'est une *gnose* au regard de laquelle tout bon professeur, à l'instar de Plotin, « *presse l'âme de rentrer au bercail, de retourner à l'Un infini* », ainsi que l'affirme George Steiner, dans *Maîtres et disciples*. Malheureusement, note Rivard, les « *universités, qui se rapprochent dangereusement de la pensée qui régit la réalité socioéconomique, sont remplies de petits fonctionnaires savants qui ignorent ou méprisent l'essentiel ou les élèves, ou les deux* », là où l'on serait en droit d'attendre de véritables maîtres.

LA SUBLIMATION INVERSÉE

« *Le professeur, comme l'écrivain, qu'il le veuille ou non, est une sorte d'explorateur qui invite tout le monde à découvrir ou redécouvrir la totalité du réel, visible et invisible, à partir de tel ou tel objet (un texte, un atome, une grenouille, un être), par tel ou tel chemin (l'observation, l'analyse, l'imagination)* », affirme l'essayiste. « *[L]'enjeu n'est pas tel ou tel savoir mais bien une question de vie et de mort. L'élève, quel que soit son âge, qu'il en soit conscient ou non, demande toujours au maître comment ne pas mourir [...] comment ne pas être avalé par l'immensité du réel déployé par son désir de connaissance. Plus le professeur éveille ce désir, plus il s'expose à être pris et à se prendre pour Dieu* ». C'est dire l'immense responsabilité éthique et morale qui échoit à l'enseignant, lequel doit se garder de détourner à son profit le désir d'infini qu'il éveille chez l'élève en ne prêtant pas le flanc aux transferts « *qui visent non l'enseignant mais la figure idéalisée du maître projetée sur lui* », ainsi que l'observe le psychanalyste Patrick Cady dans un essai cité par Rivard.

C'est la faute dont se rendent coupables les professeurs du *Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand, ainsi que ceux imaginés par les romanciers Philip Roth et J. M. Coetzee, dont l'essayiste critique la mauvaise foi qui les pousse à justifier leurs actes au nom de la libération sexuelle, affirmant n'être rien d'autre que les serviteurs et les marionnettes d'Éros, dont il serait grand temps de reconnaître les pouvoirs et les charmes après des décennies de répression et de diabolisation du désir conduites sous la houlette d'un judéo-christianisme puritain en haine des corps et des plaisirs de la chair. Cette autojustification qui conduit les coupables à se portraiturer eux-mêmes en victimes — ne faisant rien qu'obéir, dira le Kepesh de Roth, « *au dieu qui fait vibrer les petits oiseaux* » — culmine dans une proposition audacieuse (vicieuse, perverse dira Rivard) de Jean Larose plaidant pour « *une culture sans sublimation* » affranchie de ces refoulements aussi névrotiques que nécessaires que Freud situait au fondement de toute civilisation, sans lesquels la société serait soi-disant condamnée à sombrer dans la barbarie du tout-pulsionnel.

Au regard de cette philosophie hédoniste voulant que la pensée naisse du même élan que celui dont participe l'amour, la lucidité et le courage consisteraient à laisser l'*eros* s'exprimer le plus librement possible, à enfin oser « *penser comme on désire* ». Ceux qui prêchent la nécessité de sublimer le désir sexuel pour le reconduire à sa source prétendument supérieure — le Désir spirituel, le Désir (d')infini — n'auraient tout simplement pas le courage de reconnaître la vérité de leur désir animal. Ils fuiraient de manière quasi autistique les troubles inhérents au désir charnel en lui substituant un ersatz spirituel, lequel ne serait identifié à un degré de conscience et de réalité transcendant que parce que notre héritage judéo-chrétien et platonicien nous y aurait conditionné. On se réfugierait, par une forme de régression infantile, dans un monde de pure harmonie fonctionnant comme un utérus psychique où, attardé sexuel refusant de naître au désir non fusionnel, l'on n'aurait pas à subir les tourments de la passion.

C'est ici que l'essayiste, se proposant de corriger cette lecture trop exclusivement freudienne du réel, introduit son idée-force : « *Est-il possible que la sublimation ne soit pas ce qu'on pense, que ce ne soit pas le désir sexuel qui soit détourné (sublimé) vers un désir de connaissance et d'amour, mais le désir de connaissance et d'amour (désir d'infini) qui soit détourné vers le désir sexuel parce qu'insupportable, parce que faisant éclater le moi en l'élargissant ?* » L'immaturité et la névrose ne seraient finalement pas là

*Au regard de cette philosophie hédoniste voulant que la pensée naisse du même élan que celui dont participe l'amour, la lucidité et le courage consisteraient à laisser l'*eros *s'exprimer le plus librement possible, à enfin oser «* penser comme on désire *».*

où l'on a l'habitude de nous faire croire qu'elles sont. C'est parce qu'il a peur de voir son moi se dissoudre dans le Tout-autre, c'est parce qu'il ne peut supporter le choc de la beauté et la révélation de l'immortalité, c'est parce qu'il ne peut soutenir la tension de ce Désir (d')infini que l'érotomane s'empresse de le rabattre sur la forme finie qu'est le plaisir d'organe, en faisant passer sa pusillanimité pour le suprême courage. C'est parce qu'il n'ose lever le voile de l'Être dont la vision l'obligerait à mourir à lui-même, à son moi égoïste et narcissique, qu'il préfère arracher la robe de tous les êtres (des étudiantes, le plus souvent) qui lui tombent sous la main, faisant dévier la transcendance vers l'humain en *mimant* — et c'est précisément là qu'il se montre fondamentalement pernicieux — « *la beauté, l'amour, la prière, tout ce qui vise à nous libérer de l'esclavage de la mort, de cette peur de la mort dans laquelle s'enracine toute forme d'esclavage, et empêche ainsi le "saut" entre le sexuel et le spirituel, la forme et le sens, le moi et le non-moi* ».

MORT DU PROFESSEUR?

L'essayiste s'étonne, par ailleurs, de ce que, parmi les raisons que l'on donne de l'effondrement de l'éducation, au Québec comme ailleurs (terrorisme de la pédagogie, pauvreté des programmes, omniprésence des cultures de l'image et de la consommation au détriment des autres, manque de ressources financières), l'on ne cherche jamais du côté des professeurs, qui sont pourtant aux premières lignes. Avant même de s'interroger sur les matières qu'il est censé transmettre, il faut d'abord remettre le professeur au cœur de la question de l'enseignement, observe Rivard, rappeler qu'avant d'être un fonctionnaire de l'État qui n'aurait qu'à débiter le programme comme un magnétophone c'est une *personne* qui a beaucoup médité, et dont la fonction première est d'orienter ses étudiants dans leur quête d'une vie juste, en s'efforçant de l'incarner le plus complètement possible. « *On n'enseigne pas ce qu'on sait, mais ce qu'on est* », notait Roland Barthes. Un cours, ai-je envie de dire en paraphrasant Cézanne, c'est *le monde vu à travers un tempérament* ; une façon d'être et de penser proprement *initiatique*, qui introduit l'étudiant au mystère de l'être et au choc de la beauté hors de quoi la vie se réduit à une existence falote, dépourvue de sens — à du « capital humain » qui n'a d'autre fonction que de nourrir le Moloch social ou l'Eros des « professeurs de désespoir ».

« *De la même manière qu'on a décrété la mort de l'auteur, on a plus ou moins décrété la mort du professeur qui, faut-il le rappeler, est l'auteur de ses cours. C'est lui qui, à travers un ensemble de lectures et de questions qui l'habitent, vient proposer aux élèves des possibilités de sens, c'est lui qui est, comme l'écrivain, selon l'expression de Patočka, "l'administrateur propre et original de l'intégralité de la vie et de la totalité universelle"* ». On mesure, à l'approche du prochain Sommet sur l'éducation, au vu et au su des enjeux désespérément secondaires qui monopoliseront l'attention des bonzes de la pédagogie et des experts de la communication, ce que cette posture a d'extraordinairement anachronique et « romantique ». On voit d'ici le visage bouffi de morgue des gestionnaires se fendre d'un large sourire, laissant voir et entendre que ce sont là de bien belles pensées mais, qu'au-delà des vœux pieux, il y a un véritable travail à faire : que l'immortalité peut bien attendre, que le réalisme économique, lui, exige des solutions plus terre à terre et pragmatiques.

Je vois mal comment on pourrait les convaincre du contraire, tant le désintérêt des politiques et, disons-le, de la masse (que n'intéressent le plus souvent que le pain et les jeux) à l'égard des enjeux fondamentaux de l'être et de l'existence est profond, pour ne pas dire abyssal. Je ne désespère pourtant pas et pense, avec Rivard, que le professeur, l'écrivain, l'artiste et toute personne ayant eu la chance de s'éveiller à cette vie supérieure vers laquelle les œuvres véritables constituent autant de fenêtres, de portes ou de ponts se doit de joindre la résistance — « *résistance aux modes comme aux forces d'uniformisation* ». Je pense aussi qu'« *enseigner ce n'est pas se soumettre à la réalité mais travailler à sa transformation* ». Que nous avons tous à honorer ce « *devoir terrestre* » dont parle Herman Broch, qui est « *devoir de secourir, devoir d'éveiller* », sans céder à la tentation de former l'autre à notre image et sans non plus prétendre enfermer l'infini auquel il s'agit d'initier et de s'initier dans les limites (aussi rassurantes que fallacieuses) d'une théorie, d'un système ou d'une formule. On saura ainsi gré à Rivard de nous rappeler, à travers cet essai de haute volée, que « *le but de tout enseignement, comme celui de la littérature, est de redonner aux animaux dégénérés que nous sommes un peu de cette âme que l'on retrouve intacte et toujours disponible dans les animaux et les plantes, les nuages et la lune, les enfants et les élèves* ».